

**« La perspective catastrophiste de l'avenir chez les jeunes
français: entre imaginaire et réalité ».**

Clémentine Vivarelli (Université de Strasbourg, Doctorante.)

Introduction

Comme de nombreux indicateurs économiques et sociologiques¹ en témoignent depuis plusieurs décennies², le moral général des européens et par voie de conséquence leur confiance en l'avenir, sont en chute libre. Le thème de l'inquiétude de l'avenir et les nombreuses préoccupations qui en découlent, la prédominance des notions de « crise » et de « risque » sont en effet aujourd'hui des lieux communs que les experts des sociétés contemporaines tentent d'interpréter. Comment expliquer que malgré une amélioration objective des conditions de vie³ dans les pays occidentaux au cours du 20^{ème} siècle, les individus soient ils au contraire de plus en plus angoissés à l'égard de leur avenir ?

La communication ici proposée tentera donc d'interpréter ce paradoxe et de définir les significations et les raisons de cet évanouissement des perspectives d'avenir, spécifiquement chez les jeunes français⁴. L'incertitude croissante de l'avenir dans les sociétés occidentales traduit-elle une perte de confiance généralisée des individus dans la société actuelle et les valeurs qu'elle défend? L'effacement de l'avenir est-il un signe de la fin de la civilisation occidentale? Témoigne-t-il au contraire de changements des points de repères traditionnels et d'une transition vers une société nouvelle, de l'ouverture sur une société mondialisée? Est-il un indicateur d'une baisse des pulsions de vie, d'un essoufflement généralisé du désir ? L'évanouissement de l'avenir traduit-il une simple

¹ L'INSEE constate en effet une baisse exponentielle du moral des ménages français en 2008, alors qu'il fait état parallèlement d'une légère augmentation du pouvoir d'achat objectif. De même, l'enquête pour l'innovation politique effectuée en 2008 par un collectif de chercheurs, entre autres O. Galland, et qui compare les visions de l'avenir chez les jeunes des pays développés, souligne que les jeunes françaises et japonaises sont de loin les plus pessimistes vis-à-vis de l'avenir, contrairement aux pays du nord de l'Europe ou aux Etats-Unis.

² C'est surtout à partir de 1968 qu'on peut repérer un changement de ton dans les discours sur les perspectives d'avenir, définissant ainsi un nouvel air du temps. Une enquête menée à partir des archives de Radio France sur la perception de l'an 2000 de 1950 à 1980 va dans le même sens. En témoigne aussi la montée des contestations et revendications sociales depuis 1968.

³ L'augmentation de l'espérance de vie, l'éradication de certaines maladies, l'exploration de la planète et du système solaire, le développement des transports, des moyens de communication,..., constituent des découvertes scientifiques considérables qui élargissent la conscience du champ des possibles.

⁴ L'enquête de terrain menée dans le cadre de ma thèse a pour objectif d'interviewer des jeunes français âgés de 18 à 30 ans.

relativisation de la naïveté des attentes conditionnées par l'idéologie progressiste, et ainsi un renoncement à toute forme d'idéologie ?

Que nous dit finalement la perception de l'avenir du présent de notre société ? Selon quelles logiques anticipons-nous l'avenir ? En analysant les raisons de ce basculement des représentations plus spécifiquement chez les jeunes générations françaises, il s'agit de cerner les contours de l'imaginaire de l'avenir en démontrant dans quelles mesures l'imaginaire collectif du risque et de la catastrophe semble prendre de plus en plus d'assise dans les mentalités.

Les logiques de structuration de la représentation de l'avenir

L'avenir est la plupart du temps perçu comme une évidence, un allant de soi par les membres d'une même société. Toute vie sociale repose effectivement sur de nombreuses anticipations quotidiennes, sur des attentes réciproques organisées et cristallisées en habitudes, qui concourent à engendrer ce que l'on nomme l'ordre social, c'est-à-dire une certaine prévisibilité des événements. Ces anticipations ordinaires⁵ reposent sur l'idée que demain sera semblable à aujourd'hui, de même que sur notre confiance en la stabilité du monde. Toute vie en société serait en effet sûrement impossible sans cette confiance ontologique en la société dont parlent Giddens et Simmel, si nous avons à nous méfier constamment d'Autrui ou à toujours redouter le pire. Pour des raisons d'économie cognitive bien compréhensibles, les individus réduisent donc l'incertitude de l'avenir par le biais de la *prévision à l'identique*⁶, de sorte qu'intuitivement, ils anticipent toujours l'avenir dans la continuité du présent. Comme le démontrent les psycho-sociologues Tversky et Kahneman, l'anticipation de l'avenir repose sur une extrapolation des informations détenues⁷ au moment où elle est formulée, conditionnée par des effets de situation.

La plupart du temps, ce mode de prévision basé sur l'expérience individuelle est efficace puisqu'il repose sur notre familiarité avec le monde naturel et social, ou ce que Schütz nomme notre stock de connaissances préalables⁸. Il s'agit de la typification que nous opérons des événements et expériences passés, qui façonnent ainsi notre appréhension de l'avenir. Il est évident que bons nombres de nos anticipations ordinaires

⁵ Citons ce célèbre exemple donné par Schütz : lorsque je poste ma lettre, je m'attends à ce qu'elle arrive à destination suite à de nombreuses manipulations sur lesquelles je n'ai aucune influence et dont j'ignore presque tout.

⁶ I. D. J. Bross, *Prévisions et décisions rationnelles*, Paris, Dunod, 1961.

⁷ Par le biais d'une expérience cognitive, ils démontrent en effet que l'anticipation suit la tangente du présent (et donc dépend de notre perception de ce présent), et prend la forme d'une fonction linéaire imaginaire.

⁸ « La présupposition que la structure de base du monde tel que je le connais et par conséquent le type et le style d'appréhension que j'en ai et de mon agir en son sein, restera telle quelle, c'est-à-dire sans changement jusqu'à nouvel ordre ». A. Schütz, *Le Chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck, p.207.

relèvent de mécanismes intériorisés et inconscients tant la masse d'informations à traiter consciemment submergerait notre intellect. Ainsi, l'expectation que demain sera semblable à aujourd'hui s'avère la plupart du temps « vraie », dans la mesure où, influençant les comportements individuels, ces derniers une fois agrégés ont de grandes chances d'engendrer une situation collective de stabilité sociale. L'ordre social repose certes sur le respect de ses différents régulateurs et notre confiance en eux (la loi, la convention, la norme, les mœurs,...), mais aussi sur un mécanisme de prophétie auto-réalisatrice, le fait de considérer qu'il sera effectif à l'avenir. La plupart du temps donc, l'avenir est en adéquation avec l'anticipation formulée auparavant, puisque l'agrégation de nos anticipations engendre en général une certaine forme de stabilité sociale par le biais de nos actes. Les attentes projetées sont en général des catalyseurs d'actions puisque nous ajustons nos comportements en fonction d'elles, et possèdent ainsi une grande capacité symbolique de légitimation des actes au présent.

Pourtant, la société n'est pas une structure figée qui s'autorégulerait de façon mécanique. Les individus ne se comportent pas toujours comme des automates lorsqu'ils anticipent l'avenir et sont même souvent amenés à commettre des erreurs d'anticipation, tout changement brusque étant difficile à envisager par l'esprit humain. Comme le précise Schütz, de nombreux événements peuvent entrer en dissonance avec le stock de connaissances préalables, de sorte que celui-ci est toujours amené à être réinterprété en fonction des expériences vécues. James ou encore G.H. Mead définissent par le concept de « présent spéculaire », ce phénomène cognitif réflexif aussi décrit par Giddens, le fait que la conscience du passé et de l'avenir s'actualisent dans le présent, le fait que les erreurs d'anticipations nous amènent à réajuster nos attentes.

Ce réajustement des attentes déçues ne se fait pas sans frustration comme l'analysent les différents théoriciens de la frustration relative. Durkheim dans *Le Suicide*, est sûrement un des premiers à mettre en lumière ce paradoxe sociologique passionnant. Il constate que les périodes de brusque crise économique de même que les périodes de croissance, constituent des contextes particulièrement suicidogènes dans la mesure où ceux-ci engendrent une rupture brutale de l'équilibre social. La société est alors momentanément incapable d'exercer son activité régulatrice des désirs, puisque comme il l'écrit : « un vivant quelconque ne peut être heureux et même ne peut vivre que si ses besoins sont suffisamment en rapport avec ses moyens »⁹. Dans la mesure où les individus anticipent l'avenir par le biais de la prévision à l'identique ou de l'extrapolation du présent au futur, une quelconque amélioration des conditions de vie quotidiennes aura nécessairement pour effet d'accroître les aspirations des individus pour l'avenir. Ces attentes de plus en plus exigeantes et optimistes auront ainsi d'autant plus de chances d'être déçues. Tocqueville a aussi mentionné ce paradoxe en rappelant que la période qui

⁹ Durkheim, *Le Suicide*, Paris, PUF, 1979, p. 272.

précéda la Révolution française fut prospère, conditionnant ainsi l'escalade des aspirations qui avaient dès lors toutes les chances d'être déçues, face à un gouvernement qui entretenait ces attentes en même temps qu'il les désespérait. Le mécontentement collectif résultant de ces frustrations peut alors donner naissance à une révolution, comme le développent Gurr à la suite de Davies.

Ces divers exemples montrent bien que l'anticipation de l'avenir reposant sur l'extrapolation du présent au futur, poussent les individus à formuler des estimations souvent trop pessimistes ou trop optimistes. L'esprit humain n'ayant pas la capacité de réduire de façon objective l'incertitude qui caractérise son devenir, est alors contraint à saisir grossièrement les diverses probabilités qui s'ouvrent à lui. La confrontation entre l'anticipation, les attentes projetées et la réalité une fois actualisée, engendre ainsi une alternative émotionnelle (la satisfaction ou la déception, le succès ou l'échec), qui traduit un rapport étroit et obscur entre d'une part, notre perception du champ des possibles et de l'autre, la sphère de nos désirs. Si la prédiction scientifique concerne uniquement l'anticipation de ce qui peut objectivement advenir, et la politique l'anticipation des moyens de régulation des désirs et aspirations, l'anticipation pragmatique ordinaire confronte alors ces deux domaines, ce que Schütz nomme le monde à portée¹⁰ et le monde atteignable¹¹. L'appréhension ordinaire de l'avenir est par conséquent basée à la fois sur des attentes cognitives de même que sur des attentes normatives, qui relèvent de la régulation des désirs. Ce que traduit finalement cette distinction entre attentes cognitives et normatives, c'est un décalage entre la représentation du monde extérieur sur lequel nous n'avons que peu d'emprise et qui concerne les événements ayant lieu indépendamment de notre ressort, et la représentation du monde ordinaire, celui sur lequel nous avons un impact et où nous avons à mener des actions, à prendre des décisions, relatives au système de normes et de valeurs.

Après avoir démontré dans quelles mesures et pour quelles raisons bien compréhensives, puisque résultant des limites de notre intellect, les individus réduisent l'incertitude de l'avenir par le biais de la prévision à l'identique et de l'extrapolation de la situation présente, il nous faut désormais analyser dans quelles mesures la perception de la situation présente conditionne une perception catastrophiste de l'avenir.

¹⁰ Le monde à portée concerne ce que Husserl nomme les « idéalizations du etc. » ou du « je peux le refaire », il s'agit du champ des possibles, de ce qui peut ou non advenir d'un point objectif, mais aussi de ce que nous savons que nous pouvons provoquer par nos actes.

¹¹ Le monde atteignable fait référence aux opportunités qui s'offrent à nous relatives à nos désirs, mais sur lesquelles nous n'avons pas d'influence.

Les raisons qui expliquent l'actuelle incertitude de l'avenir chez les jeunes français.

L'idéologie du progrès a pu favoriser depuis le siècle des Lumières, une grande confiance envers l'avenir. La profusion des récits imaginaires anticipant l'an 2000 dans une dynamique optimiste, en offre un exemple inéluctable. Considérant que le progrès technique engendrerait nécessairement un progrès social, cette idéologie a pu résonner comme le symbole d'un avenir radieux, la promesse d'un paradis terrestre. Les nombreuses découvertes scientifiques et ses applications techniques, l'exploration d'univers jusqu'ici inconnus, ont en effet développé la conscience humaine du champ des possibles et contribué à accroître considérablement la teneur et la portée des aspirations envers l'avenir. Pourtant, cette idéologie n'inspire pas uniquement un optimisme naïf et il ne faut pas négliger le fait qu'émergent déjà à la même époque, des critiques de l'idéologie progressiste et de sa volonté prométhéenne de prédation de la nature, notamment chez les romantiques ou ce qu'on a appelé le courant du pessimisme culturel. J. Freund note aussi que c'est à partir du 19^{ème} siècle que se profile une crainte de la décadence¹² de la civilisation occidentale.

La perception contemporaine de l'avenir a pourtant bien changé à l'aube du 21^{ème} siècle. Les différents événements historiques anxiogènes qui parcourent le 20^{ème} siècle ont eu pour effet de questionner l'évidence de la corrélation entre progrès technique et progrès social. Les nombreuses guerres, l'émergence de nouvelles maladies et virus, les attentats terroristes, les catastrophes écologiques, l'augmentation du chômage et de la précarité, les périodes de crises économiques, la pollution, la disparition progressive des espèces animales et végétales, le réchauffement climatique, etc., ont eu un impact symbolique prépondérant sur les mentalités. Ils ont contribué à insuffler le doute par rapport à la légitimité de l'idéologie progressiste et de l'entreprise rationnelle de maîtrise de la nature.

Plus particulièrement chez les jeunes générations issues du contexte social et historique de la fin du 20^{ème} siècle, la crainte de l'avenir semble résulter en premier lieu d'un décalage entre les attentes projetées par les générations précédentes et les moyens actuels pour les contenter. Les difficultés économiques, de même que celles qui relèvent de l'accès à l'emploi, la dévalorisation des diplômes,..., favorisent l'émergence de frustrations individuelles et collectives chez les jeunes générations¹³, comme peut en

¹² Le développement des sciences sociales au 19^{ème} siècle avait par exemple pour ambition première de remédier aux maux de la société dans une dynamique thérapeutique.

¹³ Les jeunes générations françaises sont une des catégories de population les plus touchées par le chômage. Spécifiquement en France, l'enquête pour l'innovation politique réalisée en 2008, montre que les jeunes français

témoigner l'augmentation des formes de contestation sociale depuis 1968. Comme le démontre le modèle sociologique de la frustration relative, les attentes ayant pour base l'extrapolation du présent à l'avenir, celles-ci se doivent d'être encore et toujours mieux satisfaites. Si une fois cet avenir présent, les conditions de vie connaissent une rupture par rapport à l'état précédent¹⁴, s'en suit nécessairement un sentiment de frustration et un réajustement des aspirations, qui se traduit notamment par une crainte de l'avenir et un pessimisme exagéré.

Les nombreux changements sociaux qui caractérisent l'époque moderne ont aussi eu pour effet de modifier les points de repères habituels et ainsi d'accroître l'incertitude de l'avenir. L'individualisation du rapport à la vie et la rupture de ce temps générationnel traditionnel qui enserrait l'individu dans des rôles sociaux prédéterminés, ont par exemple modifié le rapport à l'appréhension du futur. La logique d'invention de soi, l'exigence et la recherche d'authenticité du soi, participent à l'individualisation du rapport à l'avenir et par voie de conséquence à l'effacement des perspectives collectives du devenir humain. Comme le notent C. Taylor et A. Ehrenberg, le culte de l'identité et de l'épanouissement de soi a pour inévitable rançon une fatigue de soi prenant la forme collective d'une fatigue culturelle. La subjectivation du rapport au temps lié au culte de l'individu, modifie en effet le rapport au temps dans le sens d'une suprématie du temps présent. L'idéologie du temps présent, du temps subjectif et individuel et son corrélat épicurien, a pour effet la perte de lien symbolique avec le passé et par conséquent avec la destinée collective.

L'accélération du temps et des changements, la précipitation vers la nouveauté participent au sentiment individuel d'impalpabilité de la réalité. En effet, les nombreux bouleversements quotidiens occasionnés par les évolutions technologiques notamment, sont par exemple perceptibles à l'échelle d'une vie individuelle et d'autant plus dans les rapports intergénérationnels. Ils participent ainsi du sentiment que le monde change de façon incessante sans que nous puissions d'un point de vue individuel, en maîtriser l'évolution. Le sentiment d'être déterminé dans son quotidien par des décisions inhérentes au phénomène de mondialisation¹⁵, engendre nécessairement un sentiment d'impuissance individuel vis-à-vis de la destinée collective. Face à cette imprévisibilité des changements futurs et à ce sentiment d'impuissance par rapport à eux, se développe une représentation instable du monde, l'idée que ce dernier peut basculer du jour au lendemain dans un scénario catastrophe comme en témoignent de nombreux événements passés (jeudi noir, 11 septembre 2001, tsunami de 2004,...).

connaissent de nombreuses difficultés pour s'insérer sur le marché du travail, de même qu'ils éprouvent aussi des difficultés pour entreprendre des études, liées à la dépendance financière vis-à-vis de leurs parents.

¹⁴ Durkheim, *Ibid.*, p.271 : « toute rupture d'équilibre, alors même qu'il en résulte une plus grande aisance et un rehaussement de la vitalité générale, pousse à la mort volontaire ».

¹⁵ Le phénomène de délocalisation des entreprises et ses conséquences sur le quotidien du monde du travail en constitue un bon exemple.

Le débat contemporain sur les préoccupations écologistes révèle la culture du risque dans laquelle la société contemporaine est baignée. L'avenir est dans cette perspective redouté et perçu comme le lieu d'avènement d'une inévitable catastrophe à différents niveaux (naturel, économique, politique, moral, sanitaire, psychologique, éducatif,...) et dans une logique de réactions en chaîne. Face à ces préoccupations contemporaines, l'incertitude et la crainte de l'avenir sont le symbole d'une crise des solutions¹⁶ pour remédier à ces différents problèmes. Le débat écologiste témoigne aussi d'un changement des représentations de l'Homme, de la science et de la nature et des valeurs qui les concernent. En effet, nous ne sommes plus dans une forme de légitimation prométhéenne de l'entreprise scientifique, justifiée par une perception négative de la nature. Stoczkowski précise à ce sujet que la science occidentale est basée sur l'idée d'une nature marâtre infligeant des maux à l'Humanité et que la science se doit en conséquence de maîtriser, de même que sur une vision misérable des origines de celle-ci. Pourtant, l'émergence d'une perception sacrée de la vie et de la nature¹⁷, de même qu'une vision positive des origines humaines¹⁸ illustrent ce basculement des représentations. La volonté de développer une pratique scientifique « propre » et en harmonie avec la nature est bien à ce sujet révélatrice d'un changement des valeurs et des normes sur lesquelles se sont établies les sociétés occidentales.

La médiatisation intensive des évènements tragiques ayant lieu partout dans le monde, renforce d'autre part cette conscience du risque inhérent à l'activité humaine. La littérature de science fiction ou encore le cinéma d'anticipation témoignent de même de cette prépondérance de la notion de catastrophe dans la subculture imaginaire occidentale. Les thèmes du soulèvement des machines ou encore de l'avènement d'un monde post apocalyptique sont en effet les sujets les plus évoqués dans toute description imaginaire de l'avenir. Comme le note Bronner, l'esprit humain a naturellement tendance à retenir les évènements tragiques et spectaculaires, dans la mesure où ces derniers marquent plus facilement l'esprit et entrent en résonance avec des angoisses anthropologiques.

La catastrophe aujourd'hui envisagée par tous, fait référence à des mythes anciens, même si sa physionomie et son contenu peuvent prendre des formes diverses. Le mythe de Prométhée, du jardin d'Eden ou encore de l'apprenti sorcier évoquent cette même idée qui constitue une constante de l'imaginaire anthropologique : que toute volonté de connaissance ou de maîtrise de la nature peuvent avoir des conséquences

¹⁶ F.Chateauraynaud, D.Torny, *Les Sombres précurseurs : une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, éd. EHESS, Paris, 1999.

¹⁷ Le débat contemporain sur l'euthanasie ou sur les manipulations génétiques traduit à ce sujet chez ses opposants, une perception sacrée de la nature, c'est-à-dire d'un ordre supérieur déterminant l'être humain et sur lequel l'humain ne doit pas interférer.

¹⁸ La découverte de peuples primitifs depuis les années 50 entre en résonance avec le mythe judéo chrétien du paradis perdu, d'une vision positive et simple des origines de l'humanité.

irréversibles pour l'Homme qui chercherait à prendre la place de Dieu. Car bien au-delà des inventions techniques concernant les déplacements terrestres, la conquête spatiale, etc., c'est bien à cette lourde tâche que la science s'est attelée à ses débuts, à la volonté de repousser les limites de la mort. Or l'apparition de nouvelles maladies, la souffrance de l'allongement de la fin de vie ou la solitude des mourants, l'émergence de nouveaux risques sanitaires liés aux pratiques techniques et scientifiques et à la société de consommation (OGM, bombe atomique, risque nucléaire,...) illustrent bien l'idée que la science n'améliore pas nécessairement les conditions de vie de l'humanité.

Isolé entre un impossible retour aux sources de l'Humanité et la perspective d'une catastrophe imminente prenant l'allure de certitude, l'Homme moderne semble aujourd'hui incapable d'envisager les solutions de son salut. Mais il ne faut sûrement pas hypostasier la conscience collective et individuelle du risque, dans la mesure où les individus ne perçoivent pas toujours les effets négatifs de la pollution par exemple dans leur quotidien. Il faut aussi noter que l'avenir suscite aussi souvent l'indifférence auprès des individus, mais ce sentiment témoigne-t-il d'un mécanisme cognitif de protection vis-à-vis du risque ou encore du fait que les individus ne se sentent pas personnellement concernés par le sort des générations futures ? Cette indifférence témoigne-t-elle encore d'une quelconque forme de confiance ou d'espoir qu'à l'avenir les choses s'arrangeront ? Malgré l'incertitude croissante de l'avenir et le risque qui le caractérise, les jeunes français ne sont en effet pas pour autant dénués d'espérance et de confiance envers l'avenir, c'est l'idée que nous souhaitons maintenant développer.

Les sources de la confiance envers l'avenir.

Comme précisé précédemment, toute société repose nécessairement sur une confiance ontologique de la part de ses membres envers les institutions et valeurs prônées par elle. Ce sentiment psychosociologique témoigne donc du fait que les individus participent aux activités sociales quotidiennes d'une manière semi-consciente, ne pouvant toujours se préoccuper des conséquences de leurs actes sur l'avenir. Comme le précise Schütz, ce n'est que dans les moments de réflexivité, les moments où « je m'arrête et réfléchis » pour reprendre l'expression de James, que les individus s'attardent réellement sur la question des risques envers l'avenir. La plupart du temps ils sont au contraire baignés dans une réalité plus ou moins rassurante.

Dans une perspective volontariste, l'histoire humaine et par voie de conséquence l'avenir, est souvent perçue comme la résultante des conséquences des actes individuels et collectifs. Dans cette logique, le devenir repose sur la bonne volonté des individus et sur ce qu'ils choisissent d'en faire. La certitude que l'avenir sera différent d'aujourd'hui,

que l'Homme et le monde changent, appelle à une réduction du risque et de l'incertitude du devenir par le biais d'actes quotidiens. Ces derniers peuvent prendre différentes formes (actes écologiques, action sociale et humanitaire, sanitaire, éducative, diffusion des informations et propagation des prises de conscience, action morale,...) mais ont tous pour effet de réduire la teneur anxiogène du devenir.

De même, différentes sources de confiance viennent tempérer cette crainte de l'avenir. La confiance en la science et l'idéologie du progrès restent malgré tout, et ce en dépit des doutes qu'elles inspirent, des instances de réduction de l'incertitude de l'avenir. En effet, les nombreuses découvertes scientifiques ont habitué les individus à être sans cesse étonnés par les capacités de la science. Considérant que celle-ci évolue sans cesse, elle constitue ainsi une source d'espoir envers l'avenir, espoir qu'à l'avenir des découvertes scientifiques permettront de conjurer les risques actuels. La confiance en soi et en l'Homme constitue aussi une source de confiance envers l'avenir, confiance dans les capacités humaines morales de délibération. Face à la prise de conscience écologiste actuelle, les individus espèrent que les prises de décisions politiques, la conscience citoyenne, les actes quotidiens individuels,..., auront pour effet de réduire la dégradation de l'environnement.

La confiance envers l'avenir peut encore prendre sa source dans le relativisme moral occidental, qui entre en résonance avec les philosophies orientales, l'idée qu'en toute chose cohabite nécessairement le bien et le mal et que par voie de conséquence, l'avenir sera le fruit de cette répartition équilibrée des forces.

Enfin, la confiance envers l'avenir peut prendre la forme d'une espérance dans la décadence ou d'une espérance post apocalyptique. Dans la même logique que les croyances religieuses millénaristes reposant sur l'attente du jugement dernier, ce dernier symbolise l'avènement du monde divin sur Terre. L'appréhension de la catastrophe étant aujourd'hui certes redoutée, son avènement résonne pourtant dans les esprits comme la possibilité de rétablir, une fois la catastrophe advenue, un ordre nouveau. Dans cette logique symbolique, la catastrophe fonctionne comme une catharsis ayant pour effet de vider le monde de ses maux et de ses impuretés ; elle prend la forme d'une noble punition, ayant pour but de redonner à l'Homme son humilité, la conscience qu'il ne doit s'opposer à l'ordre cosmique et naturel dont il est dépendant.

Conclusion.

Si les facteurs qui conditionnent l'actuelle crainte de l'avenir sont nombreux, il n'a par conséquent pas été possible d'en aborder ici tous les aspects. Nous avons choisi de privilégier ceux qui nous semblaient prépondérants, tout en essayant de cerner les

contours de l'imaginaire contemporain de l'avenir dans une dimension parfois trop généraliste et sommaire. Nous avons ici tenté de dépasser certaines analyses sociologiques qui selon nous, font uniquement état de l'imaginaire du risque qui caractérise le rapport contemporain à l'avenir, et qui négligent ainsi le rapport de confiance qui est aussi entretenu avec lui. Dans la mesure où l'alternative entre confiance et méfiance vis-à-vis de l'avenir est stérile, de même que l'opposition entre objectivité et subjectivité ou individu et société, toute analyse sociologique des croyances envers l'avenir se doit de faire état des oscillations entre ces deux pôles des sentiments humains suscités par l'avenir : la crainte et la confiance.

Bibliographie sommaire.

Augé M., *Où est passé l'avenir ?*, Ed. du Panama, Paris, 2008.

Bronner G., *L'Empire des croyances*, PUF, Paris, 2003.

Bross I. D. J., *Prévisions et décisions rationnelles*, Paris, Dunod, 1961.

Chateauraynaud F., **Torny D.**, *Les Sombres précurseurs : une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*, éd. EHESS, Paris, 1999.

Durkheim, *Le Suicide*, Paris, PUF, 1979.

Giddens A., *Les Conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994.

Padioleau J.G., *L'Ordre social : principes d'analyse sociologique*, Paris, L'Harmattan, 1986.

A. **Schütz**, *Le Chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksieck.

Stoczkowski W., *Anthropologie naïve, anthropologie savante. De l'origine de l'homme, de l'imagination et des idées reçues*, Paris, CNRS Editions, 1994.

Taylor C., *Le Malaise de la modernité*, Editions du Cerf, Paris, 2002.

Tversky A., **Kahneman D.**, *Judgment under uncertainty : heuristics and biases*, Science, 185, 1124-1131.